
- Revue de presse -

« La terreur de penser

sur les effets transgénérationnels
du trauma»

de **Suzanne GINESTET-DELBREIL**

Ed. DIABASE, Entendre l'archaïque
Décembre 98

Présentation par Georges BEGUIN:

Comment comprendre la pathologie de certains sujets, alors que leur vie propre n'a été marquée par aucun trauma grave?

N'est-on pas dans ce cas dans la nécessité de prendre en compte les traumas des générations antérieures?

Ce qui rend le travail analytique difficile dans les cas graves de conduites addictives et de phénomènes psycho-somatiques est un langage qui échoue à faire représentation, où le récit est coupé des affects qui devraient l'accompagner, ou dans lequel les affects apparaissent comme sans représentation pouvant les motiver.

L'auteur a étudié les effets des traumas sur la représentation et l'appareil de représentance, laissant de côté les effets sur les affects.

Quelles sont les conditions qui permettent au langage de faire représentation?

Il s'agit de décoller de la nomination, échouant à instituer une métaphore.

Quels effets des traumas pour que l'appareil psychique de langage écrit par S. Freud - qu'on peut appeler « l'appareil de représentance » - n'ait pas pu se mettre en place ?

Pourquoi, chez ces sujets, l'objet reste-t-il figé dans un statut concret, et ne peut-il pas y avoir de substitut métaphorique?

La controverse Freud/Férenczi, depuis les années 1920/1930, est toujours actuelle. Ils ont tous deux raison mais ne parlent pas des mêmes métaphores cliniques:

Freud travaille les processus névrotiques, Férenczi les processus agis, où les représentations sont en souffrance ou absentes, sans qu'il s'agisse de processus psychotiques pour autant.

Après travail sur Freud et Férenczi, l'auteur pose l'hypothèse que les traumas des générations antérieures peuvent, dans certains cas, atteindre l'appareil de représentance chez les enfants, avec pour conséquences difficulté ou absence de représentation, ayant des effets sur l'ensemble de la vie libidinale de ces enfants.

Dans les pathologies addictives, l'incapacité des générations antérieures à faire un travail de deuil, entraîne des effets à distance du trauma.

De même dans le phénomène psycho-somatique (PPS), il y a eu dans les générations antérieures modification traumatique dans la transmission du patronyme: ce qui fait question à ce qui ne s'était pas inscrit de ce nom. Avec Lacan (conférence de Genève sur le symptôme, 1975), on peut penser que l'écriture sur le corps, cryptée comme dans les hiéroglyphes, peut marquer la commémoration (signifiants dataux de Jean Guir), s'opposer au logos, ou imaginairement renvoyer à un avant mythique. Elle sert au sujet à s'inscrire dans sa signature, fonction de l'écriture qu'on retrouve dans les stigmates des mystiques, dans les tatouages, dans les tags.

Impossibilité d'accès à la jouissance, évidente pour l'auteur, dans les conduites addictives et le PPS, bien que complètement recherchée.

D'où une critique du stéréotype d'une jouissance du symptôme. Le symptôme a une fonction, une nécessité. Le sujet en jouit-il, malgré les bénéfices secondaires d'éventuelle identification?

Impossible de ne pas penser la conception de la jouissance dans sa définition culturelle, oscillant entre le pôle mystique et le pôle sadien qui ont en commun de rechercher la jouissance, le premier

dans l'éviction de la dimension (dit-mension) du corps, le second dans l'éviction de la dimension (dit-mension) psychique, l'un dans les conduites addictives, l'autre dans les PPS.

La difficile articulation psyche/soma y est résolue par l'élimination d'un des deux termes. Lacan a essayé de sortir de cette dichotomie. Y est-il arrivé ?

Ces deux pathologies peuvent être envisagées comme tentative ratée d'accès à la jouissance et non comme jouissance effective.

Par ailleurs, de quelle jouissance parle-t-on, quand on parle de la jouissance des mères d'enfant psychotique ?

L'auteur expose ici son expérience de cures de femmes en souffrance, mettant en place des systèmes de protection vis-à-vis des traumas de générations antérieures qu'elles n'avaient pas subi elles-mêmes. D'où une mise en cause des conceptions classiques sur la genèse des psychoses. Dérive possible, issue de Freud, de sa découverte du fantasme, et de ce que les symptômes étaient des compromis métaphoriques de représentations refoulées, liées au désir du sujet. Ce sont ces représentations qui font trauma.

Le sens du trauma n'est pas à rechercher systématiquement du côté de la victime. Certes, la mort d'un proche peut constituer un grave trauma en soi, sans qu'il y ait un sens pour la victime. L'exemple choisi par l'auteur concerne les descendants juifs de l'extermination nazie.

En bref, seule la langue a le pouvoir de représentance, seule elle permet de transposer en images psychiques, en représentations, les stimulations, les émotions, issues du corps propre et de l'environnement.

Penser le trauma serait à la fois penser des sentiments négatifs vis-à-vis des proches et/ou mettre en cause les personnes aimées. Il est très difficile à un enfant d'accuser ses parents, et de reconnaître leurs défauts et leur défaillance. L'enfant préfère porter la faute plutôt que les destituer de leur piédestal. La Terreur de Penser est liée à ce qui fait là, obligation.

Le rapport langage/pensée est essentiel, mais le langage ne dit pas tout. Il est excédé par ce que les peintres et les compositeurs tentent de dire dans un au-delà du langage, au-delà de la représentation.

Le figement de représentation de mot-représentation de chose, conduit à un blocage de la pensée.

La transmission d'un patronyme « non altéré », nécessaire à la création du lieu de l'énonciation, vient barrer l'incertitude liée à la paternité.

Pour Lacan, le patronyme n'étant pas le Nom-du-Père, quelle articulation ?

Les traumas affectant le patronyme se trouvent dans les « non-dupes », du côté de la perversion, et quand il y a faute grave du père ou du grand-père, la culpabilité du sujet fait qu'il peut se couper de sa filiation paternelle et se situer comme étant à la fois père et fils de lui-même.

Dissociation de plus en plus fréquente entre psyché et soma au profit du corporel.

Le discours de la médecine et de la science, dans ce même registre, favorise l'abolition du sujet.

Il n'y a pas eu jusqu'à ce jour de société sans un mythe religieux qui donne réponse au mystère des origines. Ce mythe délimite toujours un ailleurs transcendant (L'A 7) où s'énonce ce qui est impossible à l'homme, à partir de quoi, du possible est possible.

Si la quête est mystique dans les pathologies addictives, c'est que le sujet est à la recherche de ce qui lui ouvrirait un lieu symbolique où il échapperait à un corps réifié.

Si la quête est sadienne, dans les PPS et la perversion, c'est que le sujet tente d'éliminer l'ailleurs transcendant qui l'obligerait à penser. Cet ailleurs, jusqu'à aujourd'hui, semble être nécessaire à l'instauration de l'humain.

Pour les idéologies qui ont posé l'athéisme au centre de leur discours le nazisme a systématiquement programmé sa destruction, le stalinisme et le maoïsme l'ont « oublié » - sur quoi cette dimension de transcendance nécessaire peut-elle rester effective ?

Dérives possibles de la psychanalyse sur les questions de l'être :

- Une seule réponse possible à la question « Qui suis-je » : je suis « untel », où le sujet se fait dupe de ce patronyme qui lui permet de se représenter vis-à-vis de lui-même et des autres, à condition que le langage ait acquis, pour lui, la fonction de signifiante de la langue. •